

La psychologie familiale des gais et des lesbiennes : perspective de la tradition scientifique nord-américaine

The Family Psychology of Gays and Lesbians: the North American Scientific Tradition

Danielle JULIEN et Élise CHARTRAND

Volume 29, numéro 1, printemps 1997

Homosexualités : Enjeux scientifiques et militants

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/001369ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/001369ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0038-030X (imprimé)

1492-1375 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

JULIEN, D. & CHARTRAND, É. (1997). La psychologie familiale des gais et des lesbiennes : perspective de la tradition scientifique nord-américaine. *Sociologie et sociétés*, 29(1), 71–81. <https://doi.org/10.7202/001369ar>

Résumé de l'article

Nous présentons le profil des changements qui, dans la tradition de la psychologie empirique nord-américaine, ont ouvert la voie à l'étude empirique de la famille homosexuelle. Dans un deuxième temps, nous évoquons quelques suggestions concernant les forces qui semblent avoir facilité ces changements au niveau de la recherche. Ensuite, nous discutons d'enjeux scientifiques de la recherche sur la famille des minorités sexuelles. Enfin, nous introduisons un champ d'étude clinique spécifique, celui des relations conjugales, afin d'illustrer comment a) des études comparant les couples gais, lesbiens et hétérosexuels débusquent, en amont, les modèles explicatifs courants de la détresse conjugale et b) elles ouvrent ainsi la voie à la formulation de théories générales de l'ajustement conjugal.

La psychologie familiale des gais et des lesbiennes : perspective de la tradition scientifique nord-américaine



DANIELLE JULIEN et ÉLISE CHARTRAND

Un simple coup d'œil sur les titres d'articles dans les revues scientifiques de l'American Psychological Association ou dans celles de l'Association canadienne de psychologie suffit pour convaincre que le domaine des études empiriques sur la psychologie de la famille est en pleine mutation de paradigme. D'aucuns reconnaissent que la variabilité des structures familiales actuelles est à l'origine de cette mutation, de même que la multiplicité des voies de développement, mise en lumière dans des milieux différant selon le sexe, la race, l'origine ethnique, la composition de la famille, la classe, le statut économique, etc. (Thompson, 1992 ; Walker, 1993).

C'est ainsi qu'en tant que fils, filles, pères, mères, beaux-pères, belles-mères, conjoints, conjointes, des hommes gais et des femmes lesbiennes deviennent une partie visible du champ de plus en plus diversifié de la famille. Parallèlement aux mutations de la réalité familiale s'offrant comme objet d'étude psychologique, les organisations politiques des minorités sexuelles forcent les divers milieux, dont le milieu universitaire, à redéfinir les questions, les méthodes et les interprétations concernant l'homosexualité. À cet effet, des recensions d'études sur le fait homosexuel en psychologie au cours des dernières décennies montrent des changements évidents dans les questions de recherche et les défis scientifiques qu'elles entraînent. Toutefois, les études sur la famille gaie et lesbienne¹ demeurent encore peu nombreuses (ou peu publiées). Par conséquent, à l'instar des chercheuses féministes qui ont joué un rôle important dans la reconstruction du rôle des femmes dans la famille, on ne peut pas dire que la visibilité sans cesse accrue des minorités sexuelles ait, à ce jour, influencé pour autant les modèles courants d'analyse.

L'ÉVOLUTION DES ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES SUR LES MINORITÉS

Une recension des recherches sur l'homosexualité répertoriées dans *Psychological Abstracts* entre 1967 et 1974 (Morin, 1977) montre que près de 80 % des questions étudiées portent ou bien sur l'évaluation « diagnostique » de l'homosexualité (en vue de son traitement),

1. Le concept de « familles gaies et lesbiennes » réfère à la relation stable et intime de deux ou plusieurs personnes ayant en commun une orientation homosexuelle (e.g., un couple) ou à l'implication stable d'au moins une personne adulte gaie ou lesbienne dans l'éducation d'un enfant (Allen et Demo, 1995).

ou sur son étiologie (ses causes), ou sur l'évaluation de l'ajustement psychologique des personnes homosexuelles, le plus souvent des hommes. Cette tendance reflète la croyance, héritée des milieux médicaux, voulant que l'homosexualité soit une maladie, qui serait plus sérieuse pour les hommes que pour les femmes.

Dix ans après la revue de Morin (1977), Watters (1986), utilisant la même méthode de sélection et de classification que celle de Morin, rapporte une recension des études publiées entre 1979 et 1983. Il note un important changement des questions de recherche psychologique sur l'homosexualité, perceptible surtout dans l'intérêt croissant pour l'étude du contexte social dans lequel vivent les minorités sexuelles au détriment de l'intérêt marqué pour les approches psychanalytique et médicobiologique qui prévalaient dans les études jusqu'à la fin des années soixante-dix (Watters, 1986). Ce changement se manifeste notamment dans la proportion d'études qui traitent de l'évaluation, de l'étiologie, de la prévention de l'homosexualité et de l'ajustement psychologique : cette proportion se voit réduite de 80 % à 25 % des études sur l'homosexualité. En contrepartie, la proportion d'études portant sur des questions nouvelles, c'est-à-dire qui n'ont jamais été examinées auparavant, se voit augmentée de 20 % à 56 %. Or, la majorité des thèmes nouveaux abordés traitent des relations interpersonnelles des homosexuels.

Plus récemment, dans la foulée des changements d'intérêt des chercheurs sur la question homosexuelle en psychologie, et en particulier de ses aspects familiaux, Laird (1993) remarque que les recherches concernant les relations interpersonnelles des hommes gais et des femmes lesbiennes se concrétisent plus particulièrement autour de trois axes : a) les relations amoureuses et conjugales (Blumstein & Schwartz, 1983 ; Julien, Chartrand, & Pizzamiglio, 1996 ; Kurdek, 1991 ; Peplau, 1991) ; b) les mères lesbiennes (Lewin, 1993) et les pères gais (Bozett, 1987) ; et c) le développement psychologique et l'ajustement social des enfants de parents homosexuels (Patterson, 1992). De plus, d'après Kurdek (1995), ces recherches sont orientées en fonction de deux traditions. La première est caractérisée par des descriptions ethnographiques et a-théoriques de la vie conjugale, familiale et parentale des hommes gais et des femmes lesbiennes (McWhirter et Mattison, 1984). La seconde est caractérisée par l'évaluation empirique, auprès de personnes homosexuelles vivant en famille, de modèles de relations conjugales et familiales empruntés aux théories de la psychologie sociale et clinique. Ces modèles sont le plus souvent construits à partir de l'expérience de personnes hétérosexuelles (Kurdek, 1991 ; Julien, Arellano et Turgeon, sous presse).

DES RECHERCHES ENCORE PEU VISIBLES

Si la nature des questions sur l'homosexualité en psychologie a subi de sérieuses transformations au cours des dernières décennies, on ne peut toutefois en dire autant du nombre d'études publiées portant sur les couples et les familles des personnes homosexuelles, par rapport au nombre d'études sur les couples et les familles de personnes identifiées hétérosexuelles ou postulées telles. Il est vrai que des revues spécialisées ont vu le jour (e.g., *Journal of homosexuality*), mais la visibilité des recherches dans l'ensemble courant des recherches sur la famille et le couple demeure à peu près inchangée. Ainsi, dans leur recension de 8 000 articles sur la famille publiés entre 1980 et 1993 dans les meilleures revues scientifiques américaines s'intéressant à la recherche sur la famille (neuf au total), Allen et Demo (1995) montrent que moins de 1 % des recherches traitent explicitement de la famille homosexuelle. D'après les auteurs, l'analyse des contenus montre aussi une hésitation à reconnaître le plein statut de « membre de famille » aux minorités sexuelles. D'après les auteurs, depuis 1980, l'évolution du profil des publications a consisté à recommander d'inclure l'homosexualité comme sujet dans les programmes d'éducation, puis à étudier les hommes gais en relation avec le sida, ainsi que les femmes lesbiennes et les hommes gais dans des contextes dépassant leur vie sexuelle ; on est loin d'étudier des hommes gais et des femmes lesbiennes en tant que membres de famille. Il reste donc à effectuer un important travail d'intégration des études gais et lesbiennes

à la recherche courante, que ce soit dans le nombre de publications qui les intègrent, la nature des questions posées et la production de modèles et de théories qui leur accordent une place.

LES FORCES ET LES AGENTS DU CHANGEMENT

La description des changements observés en recherche psychologique sur les minorités sexuelles soulève la question du contexte culturel et idéologique dans lequel ces changements ont vu le jour. Pour nous, psychologues, il va de soi que de par notre formation, nos fonctions et nos méthodologies d'intervention ou de recherche, nous ne possédons pas les outils permettant d'analyser la dynamique des forces à l'origine de ces changements. Une analyse sociologique de la question aiderait à comprendre pourquoi des psychologues, dont des hétérosexuels, développent un intérêt pour l'étude des minorités sexuelles, et pourquoi, comme nous le verrons plus loin, des chercheurs manifestent un intérêt à comparer les minorités sexuelles à la majorité sexuelle, alors que d'autres pensent que cette voie est scientifiquement vaine, et préjudiciable à la communauté homosexuelle.

En tant que psychologues, il nous paraît évident que l'émergence des études sur les minorités sexuelles en Amérique du Nord ne peut être séparée des luttes des minorités sexuelles ; parallèlement à la société et aux médias qui questionnent les fondements des préjugés à l'endroit des minorités sexuelles, des psychologues questionnent leur propre discipline sur l'analyse et l'interprétation des comportements des minorités sexuelles.

Il est par ailleurs évident que cet intérêt est également tributaire d'autres transformations sociales contemporaines, dont l'éclatement de la famille nucléaire traditionnelle, la diversification des formes familiales et les luttes politiques des groupes concernés (e.g., mères monoparentales). Un paysage familial nouveau s'offre comme objet d'étude au chercheur intéressé par les processus psycho-sociaux à l'intérieur de la famille, et l'étude de la famille homosexuelle émerge parallèlement aux études des familles des minorités culturelles, des familles monoparentales, des familles recomposées, etc. Ainsi, l'analyse des minorités sexuelles en psychologie de la famille se développe en partie en dehors de toute considération militante, bien que des forces militantes aient préparé le terrain et contribuent continuellement à l'aplanir.

LES RÈGLES DE DISCRIMINATION POSITIVE EN RECHERCHE ET EN INTERVENTION PSYCHOLOGIQUE

Élaborées sous la pression de groupes militants à l'intérieur des associations professionnelles, les politiques de discrimination positive en recherche et en intervention sont, sous l'angle de la pratique quotidienne des membres de la profession, parmi les forces qui ont facilité la visibilité des changements observés dans la discipline. Avant même que l'épidémie de sida, au début des années 80, contribue à attirer l'attention des chercheurs et des bailleurs de fonds sur la question des minorités sexuelles, les différentes associations professionnelles en psychologie se dotaient de codes d'éthique qui rompaient avec l'homophobie et l'hétérosexisme des pratiques antérieures. En 1973, l'*American Psychiatric Association* efface l'homosexualité de sa liste des désordres mentaux. Lui emboîtant le pas, le Conseil des représentants de l'*American Psychological Association* (A.P.A.) votent, en 1975, une résolution statuant que l'« homosexualité en soi n'implique aucune diminution du jugement, de la stabilité, de la fiabilité ou des habiletés sociales et professionnelles » (traduction)² (APA, 1975, p. 633). Au Québec, l'Ordre des psychologues du Québec (O.P.Q.) et la Société québécoise pour la recherche en psychologie (S.Q.R.P.) ne possèdent pas de codes d'éthique à cet effet ni de politique de discrimination positive comme celle de l'A.P.A. Elles sont néanmoins liées à la Charte des droits et libertés. Depuis l'adoption de sa résolution en 1975, l'A.P.A. reste une figure de proue de la défense et la promotion des gais et lesbiennes en psychologie, comme le prouvent ses témoignages

2. « Homosexuality per se implies no impairment in judgment, stability, reliability, or general social and vocational capabilities ».

d'expertise psycho-légale dans des procès clé pour la défense des libertés civiles des gais (Bersoff & Ogden, 1991), ses activités d'éducation des praticiens psychothérapeutes (Garnets, Hancock, Cochran, Goodchilds & Peplau, 1991), et son code d'écriture non hétérosexiste dans les publications (Committee on lesbian and gay concerns, 1991). À cet égard, la dernière édition du guide des publications de l'A.P.A., l'un des manuels de publication les plus largement utilisés en Amérique du Nord, comporte une section réservée au biais hétérosexiste dans la terminologie des publications (A.P.A. Manual, 1994).

Au chapitre de la recherche empirique, l'A.P.A. reconnaît, en 1985, le besoin d'encourager des recherches scientifiques favorisant la visibilité des gais et lesbiennes. Elle crée à cet effet un comité chargé de réunir le matériel nécessaire à l'éducation des psychologues afin de prévenir les débordements homophobiques dans la recherche (Burroughs, 1985). Ce comité définit l'optique strictement hétérosexiste, en recherche psychologique, de la manière suivante : toute conceptualisation de l'expérience humaine en termes strictement hétérosexuels et qui, par conséquent, ignore, rend non valide ou abaisse les comportements homosexuels, l'orientation homosexuelle, les relations et les styles de vie des gais, des lesbiennes et des personnes bisexuelles. Dans son guide publié en 1986, le comité définit les paramètres permettant d'éviter les débordements hétérosexistes en recherche, depuis la définition de la question de recherche, en passant par les techniques d'échantillonnage des participants, les méthodes et les procédures de recherche, la protection des participants et l'interprétation des résultats (Task Force on Non-Heterosexist Research, 1986 ; Herek, Kimmel, Amaro & Melton, 1991). Au chapitre de la recherche toujours, l'A.P.A., dans son congrès annuel, consacre une section de son programme à la recherche sur les minorités sexuelles et à l'intervention auprès de ces dernières, et à l'organisation de rencontres pour des groupes d'intérêts connexes, notamment une rencontre, au congrès de 1994, visant à discuter des problèmes spécifiques aux chercheurs hétérosexuels qui se spécialisent dans les études gaies et lesbiennes.

LE ZEITGEST ET LA NATURE DES QUESTIONS DE RECHERCHE

Il est important de souligner que les changements observés au niveau de la nature des questions de recherche, dont cette préoccupation récente pour l'écologie sociale des minorités sexuelles, nous semblent facilités par le zeitgeist de la recherche actuelle en psychologie, fortement influencée par les modèles biopsychosociaux. Dans la majorité des sous-disciplines de la psychologie contemporaine, ces modèles décloisonnent la psychologie traditionnelle en sollicitant la coordination des biologistes, des psychologues et des sociologues dans une approche systémique de l'individu. Ils rendent ainsi caduques les vieilles notions de causalité biologique et mentaliste qui ont prévalu longtemps en psychologie : les influence causales sont maintenant perçues comme bi- et multi- directionnelles. Un exemple récent de cette influence dans le domaine des études gaies et lesbiennes réside dans la dernière série de conférences du Harvard Medical School sur la psychothérapie des gais et lesbiennes : l'approche courante privilégie l'étude de l'impact de la privation des libertés civiles sur la santé mentale et physique des individus ainsi que l'étude des facteurs qui rendent certains groupes d'individus plus vulnérables et d'autres plus résistants aux entourages homophobiques (Eldridge, 1995). En corollaire, les modèles d'intervention psychologique, évacuant le principe de la personne homosexuelle comme étant malade par essence, tentent d'arrimer les programmes d'intervention à ce nouveau cadre conceptuel (Coleman, 1995). C'est aussi, nous semble-t-il, dans cette veine de transformations que nos intérêts de recherche s'orientent vers l'impact des réseaux sociaux des couples sur leur ajustement de couple et sur leurs modes de gestion des stress reliés à l'homophobie (Chartrand et Julien, 1996).

LES DÉFIS SCIENTIFIQUES

D'après Kurdek (1995), les recherches empiriques actuelles sur les minorités sexuelles sont orientées en fonction de deux traditions. La première est caractérisée par des descriptions

ethnographiques et a-théoriques de la vie conjugale, familiale et parentale des hommes gais et des femmes lesbiennes (McWhirter & Mattison, 1984). La seconde est caractérisée par l'évaluation empirique, auprès de personnes homosexuelles vivant en famille, de modèles de relations conjugales et familiales empruntés aux théories de la psychologie sociale et clinique et construits à partir de l'expérience de personnes hétérosexuelles. Dans cette dernière section, nous aimerions mettre en lumière comment, chacune à leur manière, la tradition a-théorique et la tradition théorique contribuent à l'avancement des connaissances sur la famille.

LA FAMILLE HOMOSEXUELLE VUE DE L'INTÉRIEUR

Pour certains, les tests de modèles théoriques empruntés à la psychologie hétérosexuelle sont prématurés ou sans avenue en l'absence de connaissances qualitatives de l'expérience des minorités sexuelles. Dans ce sens, Laird (1993) recommande que l'étude de la vie quotidienne des familles, du point de vue des familles (*i.e.*, les approches qualitatives, descriptives, ethnographiques, herméneutiques), soit une priorité à l'agenda des recherches sur les familles homosexuelles.

Comparée aux autres types de familles émergeant dans notre société contemporaine, la famille homosexuelle a cette caractéristique unique que son droit à l'existence est dénié par les systèmes politiques, légaux, religieux et autres institutions (Demo et Allen, 1996). Or, cette réalité amène un ensemble de questions propres à la famille homosexuelle et tout à fait nouvelles par rapport à la psychologie familiale traditionnelle. Il importe de savoir, par exemple, comment les familles homosexuelles vivent les problèmes d'exclusion, d'invisibilité et d'oppression, et comment les sentiments de fierté, de chaleur et de bonheur à l'intérieur de la famille en arrivent à coexister avec les sentiments contradictoires de honte, de culpabilité et de doute engendrés par l'exclusion. Il importe de savoir comment des familles développent des habiletés d'adaptation à ces difficultés propres alors que d'autres échouent. Comment l'invisibilité affecte-t-elle les relations entre les amants, les amantes, les parents homosexuels et leurs enfants, les personnes homosexuelles et leurs parents ? Comment des personnes homosexuelles vivant en couple réussissent-elles à négocier que l'une d'elles affiche publiquement son identité de couple pendant que l'autre maintient l'invisibilité ? Comment l'invisibilité influence-t-elle l'expression de leur affection et de leur bien-être ? etc. Ces expériences nouvelles (ou nouvellement visibles et accessibles au chercheur) soulèvent un défi de taille pour la psychologie familiale traditionnelle, qui ne possède ni les mots ni les concepts pour les décrire.

Une autre caractéristique propre aux familles homosexuelles consiste en l'existence chez certaines d'entre elles, de deux chefs de famille de même sexe. Cette structure possible soulève aussi un ensemble de questions sans balises théoriques. Une famille ayant deux femmes pour chefs de famille diffère-t-elle d'une famille ayant à sa tête deux hommes ? Comment cette structure affecte-t-elle l'expérience parentale et celle des enfants ? Quel est l'impact de l'absence de division du travail selon le sexe sur les modèles familiaux des enfants ? Comment chacun des membres d'un couple homosexuel structure-t-il sa relation avec l'enfant biologique de l'un d'entre eux ? Comment se définissent les rôles de beau-père et de belle-mère dans les familles recomposées de parents homosexuels, où l'enfant provient d'un mariage hétérosexuel ? Les théories psychologiques de la famille, emmurées dans la structure hétérosexuelle nucléaire, ne sont d'aucun soutien pour structurer l'investigation de ces questions.

DES FAMILLES HOMOSEXUELLES DIVERSES.

La recherche ethnographique a souvent pris pour appui les limites de la recherche comparative incluant des groupes hétérosexuels, la raison en étant que cette dernière, limitée par le nombre de variables indépendantes à examiner, a souvent eu pour effet de réduire l'homosexualité et l'hétérosexualité à deux (homosexuel/hétérosexuel) ou trois (gai/lesbien/hétérosexuel) blocs monolithiques, et retardé ainsi le développement des connaissances sur leur diversité et sur la spécificité de leurs expériences familiales (Allen et Demo, 1995). Cet effet a été facilité par près d'un siècle de recherches psychologiques sur les couples hétérosexuels

qui, à l'encontre des recherches sur les relations parentales, ont été presque entièrement confinées au couple blanc, nord-américain, d'âge moyen, de classe moyenne et de région urbaine : la diversité des couples hétérosexuels est aussi fort peu connue.

C'est ainsi que sous l'angle des approches psychologiques, nous ne connaissons pratiquement rien de la structure de la famille homosexuelle, qui, comme celle de la famille hétérosexuelle, varie selon le nombre de personnes, le chef de famille, le sexe des chefs de famille, la durée de la relation entre adultes et entre adultes et enfants, ou encore selon l'âge des adultes, leur cohorte, leur région de résidence, leur classe sociale et leur race. Nous ne connaissons non plus rien de l'impact de ces dimensions de stratifications sociales sur les processus familiaux : comment affectent-elles le développement des engagements entre adultes et entre adultes et enfants ? Quels sont leurs modes de soutien et de soin, leurs modes de décision, quelle est la nature de leurs conflits, de leur communication et de leur gestion de stress ? Des études qualitatives de ces expériences variées de la famille homosexuelle feraient émerger des catégories d'analyse pertinentes à l'univers des minorités sexuelles et propres à identifier ce en quoi différents types de familles homosexuelles se ressemblent et ce en quoi elles se distinguent. La formation d'une base de connaissances au moyen de telles études permettrait ainsi de construire empiriquement des modèles intégrant la variabilité des expériences de la famille homosexuelle.

VERS UNE DÉCONSTRUCTION DES PRÉJUGÉS

Si les études descriptives de la vie des familles homosexuelles sont nécessaires parce que l'objet de la recherche est nouveau, pour certains auteurs (Kurdek, 1991), elles ne devraient pas être incompatibles avec une approche qui permette d'illuminer les ressemblances et les différences entre les familles homosexuelles et hétérosexuelles, c'est-à-dire qui montre en quoi des individus d'orientation sexuelle diverse diffèrent, parfois beaucoup, parfois peu et parfois pas du tout, sur certaines caractéristiques comportementales. En générant des connaissances nouvelles, cette approche devient aussi une stratégie pour débusquer les préjugés des communautés scientifiques et non scientifiques. Par exemple, en utilisant une méthode quantitative avec de larges échantillons de couples, des mesures standardisées du fonctionnement conjugal et des analyses statistiques pour comparer les couples hétérosexuels, gais et lesbiens, Peplau (1994) montre que les couples sont similaires sur la plupart des dimensions conjugales à l'exception de quelques-unes, en faveur des couples homosexuels (*e.g.*, les couples homosexuels adhèrent davantage à une éthique d'égalité que les couples hétérosexuels). L'auteure rapporte que ses recherches ont ainsi été fort utiles pour réfuter les croyances suivant lesquelles les couples de même sexe étaient déficitaires par rapport aux hétérosexuels et qu'ils ne pouvaient former d'union satisfaisante et durable. Dans cette même veine, des recherches comparant les couples de même sexe aux couples de sexe opposé montrent que les variables associées à l'ajustement conjugal sont similaires d'une orientation sexuelle à l'autre. Les couples gais et lesbiens forment des unions amoureuses pour les mêmes raisons que les couples hétérosexuels et ils parviennent à vivre des relations de couple aussi stables et satisfaisantes que les hétérosexuels. Sur la base de l'évidence disponible, il n'existe pas de différences significatives quant à la durée des relations de couple d'une orientation sexuelle à une autre (Bell et Weinberg, 1978 ; Jay et Young, 1977 ; McWhirter et Mattison, 1984). Les couples gais et les couples lesbiens vivent des attentes et des difficultés amoureuses comparables à celles des hétérosexuels, ils se développent suivant des étapes similaires à celles des couples hétérosexuels et, comme chez ces derniers, le soutien prodigué par les conjoints lors d'événements stressants est un facteur associé à l'ajustement.

Dans le même sens, la revue critique de Patterson (1992) sur les recherches quantitatives comparant le développement des enfants de parents homosexuels à celui des enfants de parents hétérosexuels montre que les enfants des deux types de parents sont comparables en tous points, à l'exception de quelques dimensions en faveur des enfants de parents homosexuels (*e.g.*, plus haut niveau de tolérance chez ces derniers). Pour l'auteure, cette recension peut entre autres « convaincre » les juges et les législateurs de la normalité des enfants de parents homosexuels

et faciliter ainsi les procédures de garde d'enfants et d'adoption, par les parents homosexuels, et les procédures d'insémination artificielle, par les femmes lesbiennes.

L'objectif poursuivi par les chercheurs qui s'intéressent à ce type d'étude ne se déroule pas dans un espace neutre, à l'abri des tensions générées, dans l'arène scientifique, par le contexte politique plus large des luttes des minorités sexuelles pour leurs droits. Ainsi, pour les tenants d'un agenda de recherche priorisant l'analyse exclusive des groupes homosexuels, ce type de recherche est jugé homophobique parce qu'il est motivé par la possibilité que des déficits pour les parents homosexuels et leurs enfants existent. Selon Patterson (1992), l'utilisation de recherches comparatives pour déconstruire les préjugés sur le développement des enfants de parents homosexuels retarde un agenda plus pressant visant à comprendre pourquoi, comme chez les familles hétérosexuelles, certaines familles homosexuelles développent des problèmes avec leurs enfants alors que d'autres vivent des relations harmonieuses.

Aussi, l'approche militante consistant à utiliser des recherches comparatives pour montrer que des différences hétérosexuelles-homosexuelles n'existent pas sur des dimensions critiques du développement prête-t-elle le flanc aux critiques de l'aile droite de la recherche dans le domaine de la famille : du point de vue des règles de procédure de la recherche empirique quantitative, l'inférence statistique opère toujours avec une présomption de non-différence entre les groupes comparés, de sorte qu'une recherche qui ne trouve pas de différence ne prouve rien, ses résultats ne peuvent être interprétés, et ils ne sont pas publiables sauf lorsqu'elle trouve des différences pour d'autres variables examinées dans la même étude³. De ce point de vue, il s'agit donc d'une entreprise vaine.

VERS UNE THÉORIE GÉNÉRALE DE LA FAMILLE

Pour d'autres chercheurs (Kurdek, 1991), les études descriptives ou évaluatives centrées sur les minorités sexuelles ne devraient pas être incompatibles avec l'approche évaluative qui permet d'illuminer non seulement la nature des ressemblances et des différences entre les familles homosexuelles et hétérosexuelles, mais aussi de nous fournir des suggestions sur les facteurs susceptibles d'expliquer leurs différences. Comme la psychologie empirique de tradition nord-américaine ne possède pas encore de théorie générale intégrant la variabilité des expériences dans les processus d'ajustement conjugal et familial, de telles études ont le pouvoir de contribuer au développement d'une telle théorie. Comme le mentionne Kurdek à propos des recherches sur le couple (1995), le but de l'approche théorique, à l'opposé de l'approche descriptive, consiste à identifier des facteurs généraux qui expliquent la variabilité de toute expérience de couple, quelle que soit leur orientation sexuelle et la variabilité des expériences conjugales quotidiennes des couples selon leur race, leur origine géographique, leur âge, la cohorte d'appartenance, etc. Le postulat de base est que des processus psychologiques similaires façonnent la nature du fonctionnement des couples, la tâche du chercheur consistant à identifier ces processus.

EXEMPLE D'INTÉGRATION

Quelques études en psychologie sociale et en psychologie clinique ont testé, auprès de couples homosexuels, des modèles de fonctionnement de couples construits à partir de populations hétérosexuelles (Kurdek, 1991). Dans cette perspective, quelques études ont évalué les modes de résolution des conflits conjugaux chez des couples lesbiens, gais et hétérosexuels (Arellano, 1995 ; Julien *et al.*, 1996). Le problème de départ consistait d'une part à examiner si une structure particulière de coercition, caractéristique du mode de résolution des conflits chez les couples hétérosexuels en détresse, est aussi caractéristique des couples de même sexe en

3. D'un point de vue pragmatique, un chercheur serait mal venu de proposer, dans un plan de recherche, une hypothèse de différence quand aucune recherche antérieure ne vient étayer son hypothèse. En d'autres mots, une multiplication de recherches publiées dans lesquelles une variable à l'étude donne toujours des résultats nuls suggère de regarder ailleurs ou autrement.

détresse ; d'autre part, le but était de tester l'une des hypothèses explicatives de cette structure coercitive.

La structure coercitive en question consiste en ce que les femmes de couples hétérosexuels en détresse manifestent généralement des comportements agressifs intenses, lesquels sont suivis de comportements de retrait chez leur conjoint. La structure est coercitive et inefficace parce que l'agressivité des femmes suscite le retrait des conjoints et qu'en retour, le retrait des hommes augmente l'agressivité verbale des femmes. Au cours des trente dernières années, de nombreuses études utilisant l'observation systématique de la communication conjugale chez des couples en Europe, en Australie et en Amérique du Nord ont avéré l'existence de cette structure considérée comme l'un des marqueurs psychologiques les plus significatifs de la détresse conjugale. Plusieurs études prospectives ont aussi montré que ce mode particulier de résolution prédit la séparation. En contraste avec ces couples, les femmes de couples hétérosexuels satisfaits sont moins agressives et les conjoints de ces femmes sont plus enclins à confronter activement les problèmes qu'elles soulèvent.

Cette structure de communication observée chez les couples hétérosexuels est l'objet d'hypothèses explicatives controversées. La plus en vogue présentement est l'hypothèse biologique de Gottman et Levenson (1988) : le retrait des hommes serait motivé par leur niveau élevé d'activation physiologique en cours de confrontation conjugale, lequel serait ressenti de manière particulièrement aversive ; le retrait lors des confrontations serait donc un moyen de réduire cette sensation d'inconfort. Les femmes seraient davantage capables de poursuivre les discussions explosives parce que leur système nerveux autonome serait moins activé durant la confrontation, ou leurs réactions physiologiques ne seraient pas perçues de façon aussi aversive. D'après les auteurs de cette hypothèse, on assisterait à un cas parmi d'autres témoignant de la plus grande réactivité physiologique des hommes au stress, telle qu'elle a été montrée dans de nombreuses études expérimentales sur la réactivité au stress.

Bien sûr, des hypothèses alternatives ont vu le jour, telle celle des différences culturelles entre les sexes qui expliquerait leur mode différent de résolution de conflit aigu (Noller, 1993) et l'hypothèse de la division inégale du pouvoir entre les sexes, qui amènerait les femmes à demander des changements qui rencontrent la résistance des hommes parce que menaçant leurs acquis à l'intérieur du mariage (Jacobson, 1983 ; Turgeon, 1996).

Si l'hypothèse des différences liées au sexe est juste, *i.e.*, si des contraintes biologiques liées au sexe motivent effectivement le retrait des hommes face au conflit conjugal et facilitent la tolérance des femmes aux émotions négatives et à la poursuite des discussions, les discussions de conflits chez les couples gais devraient être caractérisées par la conciliation ou l'évitement, alors que celles des couples de femmes devraient être caractérisées par des degrés élevés de confrontation. Afin de vérifier ces manifestations, deux études ont observé la communication conjugale de couples hétérosexuels, gais et lesbiens dans la résolution de conflits conjugaux (Arellano, 1995 ; Julien *et al.*, 1996). Les résultats montrent un effet d'interaction entre l'orientation sexuelle et le sexe : les femmes hétérosexuelles expriment les plus hauts degrés d'agressivité et les hommes hétérosexuels les plus hauts degrés de retrait ; les partenaires gais et lesbiens, tout en manifestant des degrés variables d'agressivité et de retrait, ne diffèrent pas sur les degrés d'agressivité et de retrait exprimés, *i.e.*, les femmes lesbiennes ne sont pas plus agressives que les hommes gais et ces derniers pas plus en retrait ou conciliants durant la résolution de conflits que les femmes lesbiennes. Ces résultats réfutent donc l'hypothèse que la structure de communication dysfonctionnelle spécifique aux couples hétérosexuels repose sur des contraintes liées au sexe. Ils suggèrent par ailleurs que certaines caractéristiques liées au contexte du mariage hétérosexuel expliquent la plus grande hostilité des femmes hétérosexuelles. L'hypothèse des cultures différentes et celle de la distribution inégale du pouvoir restent toutes deux plausibles et à tester en intégrant les couples de même sexe.

Dans son étude comparant la communication des couples gais et lesbiens, Arellano (1995) a mesuré, chez les individus, leur degré d'identification à des caractéristiques de genre « féminin » et « masculin » (*gender traits*). L'examen des relations entre ces caractéristiques et les modes de résolutions de conflits montrent que les couples gais et lesbiens dans lesquels les

deux partenaires ont des traits respectifs opposés « féminins/masculins » prononcés ont les plus hauts degrés de détresse conjugale et ils affichent les modes de résolution de conflits les plus dysfonctionnels. Cette étude n'intégrait pas de couples hétérosexuels ; elle suggère néanmoins que chez les couples de même sexe, des styles trop stéréotypés et trop étrangers l'un à l'autre constituent un facteur de risque pour le développement de la détresse conjugale, quel que soit le sexe des couples. Ces résultats suggèrent qu'une théorie générale incluant les couples de diverses orientations sexuelles devrait substituer la variable genre à la variable sexe afin de vérifier si une structure polarisée des genres à l'intérieur des couples est un facteur de risque de détresse conjugale pour toute dyade. Sans minimiser le problème de la complexité de la mesure du genre, cette approche serait pour le moins tout à fait nouvelle pour la recherche traditionnelle sur le couple (hétérosexuel) qui n'a jamais questionné le fait que la structure de genre soit toujours implicitement confondue avec la structure sexuelle. Resterait bien sûr un important travail de recherche pour, d'une part, cerner les facteurs sociaux, cognitifs et comportementaux associés à cette structure dyadique de genre (privilèges sociaux, rôles, socialisation, tempérament, etc.), et pour, d'autre part, identifier les processus intra-familiaux associés aux différences intra-conjugales et voir comment ils contribuent au développement de la détresse conjugale.

CONCLUSION

Nous avons présenté les changements qui, dans la tradition de la psychologie empirique nord-américaine, ont ouvert la voie à l'étude empirique de la famille homosexuelle. Ces recherches restent encore peu visibles et peu subventionnées. Étant donné ces limites et les connaissances limitées concernant l'expérience de vie familiale des minorités sexuelles, nous soulignons l'importance de poursuivre parallèlement plusieurs stratégies de recherche. D'une part, des études descriptives de la variabilité de ces expériences en fonction de leur contexte social et culturel sont nécessaires afin de créer des catégories analytiques pertinentes aux caractéristiques uniques de leurs expériences familiales. D'autre part, une stratégie descriptive et quantitative comparant les familles homosexuelles aux familles hétérosexuelles peut contribuer à déconstruire les préjugés des différentes communautés. Enfin, une approche théorique intégrant les couples de toute orientation devrait contribuer à nous faire mieux comprendre les processus généraux suivant lesquels les couples initient leur relation conjugale, la maintiennent à un niveau élevé de satisfaction ou la dissolvent.

Danielle JULIEN et Élise CHARTRAND
Département de psychologie, Université du Québec à Montréal,
C.P. 8888, Succ. Centre-ville
Montréal (Québec), Canada H3C 3P8.

RÉSUMÉ

Nous présentons le profil des changements qui, dans la tradition de la psychologie empirique nord-américaine, ont ouvert la voie à l'étude empirique de la famille homosexuelle. Dans un deuxième temps, nous évoquons quelques suggestions concernant les forces qui semblent avoir facilité ces changements au niveau de la recherche. Ensuite, nous discutons d'enjeux scientifiques de la recherche sur la famille des minorités sexuelles. Enfin, nous introduisons un champ d'étude clinique spécifique, celui des relations conjugales, afin d'illustrer comment a) des études comparant les couples gais, lesbiens et hétérosexuels débusquent, en amont, les modèles explicatifs courants de la détresse conjugale et b) elles ouvrent ainsi la voie à la formulation de théories générales de l'ajustement conjugal.

SUMMARY

The profile of change within the North American tradition of empirical psychology which opened the way to the empirical study of the homosexual family is presented in this paper. Some suggestions as to the forces which seem to have facilitated these changes at the research level are mentioned. Then the scientific issues in research on families of sexual minorities are discussed. Finally, a specific clinical field of study, the study of conjugal relations, is introduced, to illustrate a) how studies comparing gay, lesbian and heterosexual couples have contributed to current models for explaining conjugal distress, and b) how they open the way to the formulation of general theories on conjugal adjustment.

RESUMEN

Nosotros presentamos el perfil de los cambios que, en la tradición de la psicología empírica norteamericana, han abierto la vía al estudio empírico de la familia homosexual. Luego, nosotros evocamos algunas sugerencias concernientes a las fuerzas que parecen haber facilitado estos cambios a nivel de la investigación. También se discuten los elementos que están en juego a nivel de la investigación científica sobre la familia de las minoridades sexuales. Para terminar, nosotros introducimos un campo de estudio clínico específico, el de las relaciones conyugales, afin de ilustrar como a) estudios que comparan las parejas gays, lesbianas y heterosexuales se apartan de los modelos explicativos corrientes de la aflicción conyugal y b) ellos abren así la vía a la formulación de teorías generales del ajustamiento conyugal.

BIBLIOGRAPHIE

- ALLEN, Katherine, A. & DEMO, David H. (1995), « The families of lesbians and gay men : a new frontier in family research », *Journal of marriage and the family*, vol. 57, pp. 111-127.
- AMERICAN PSYCHOLOGICAL ASSOCIATION, COMMITTEE ON LESBIAN AND GAY CONCERNS (1975), « Minutes of the council of representatives », *American psychologist*, vol. 30, pp. 620-651.
- AMERICAN PSYCHOLOGICAL ASSOCIATION, COMMITTEE ON LESBIAN AND GAY CONCERNS (1991), « Avoiding heterosexual bias in language », *American psychologist*, vol. 46, pp. 973-974.
- AMERICAN PSYCHOLOGICAL ASSOCIATION (1994), *Publication manual* (4^e édition), Washington (DC), A.P.A.
- ARELLANO, Charleana M. (1993), *The role of gender in handling negative affect in same-sex couples*, Unpublished doctoral dissertation, University of Denver, Denver, Colorado.
- BELL, R.M. & WEINBERG, M. S. (1978), *Homosexualities : A study of diversity among men and women*. New York, Simon & Shuster.
- BERGSOFF, Donald & OGDEN, David W. (1991), « APA Amicus Curiae briefs », *American psychologist*, vol. 46, pp. 950-956.
- BLASBAND, D. & PEPLAU, Ann A. (1985), « Sexual exclusivity versus openness in gay couples », *Archives of sexual behavior*, vol. 14, pp. 395-412.
- BLUMSTEIN, Phillip & SCHWARTZ, Pepper W. (1983), *American couples*, New York, William Morrow.
- BOZETT, F.W. (1987), « Gay fathers », in F.W. Bozett, *Gay and lesbian parents*, New York, Praeger, pp. 3-22.
- CHARTRAND, Elise & JULIEN, Danielle (1996), « Social networks characteristics in heterosexual, gay, and lesbian couples », Article soumis pour publication.
- COLEMAN, Eli (1995), « The historical and psychological meaning of being gay or lesbian : implications for a gay affirmative psychotherapy », Conférence présentée à *The psychotherapy of lesbians and gay men across the life cycle*, Harvard Medical School, Department of continuing education, Boston, Mass, 16-17 juin.
- DEMO, David & ALLEN, Katherine (1996), « Diversity within lesbian and gay families : challenges and implications for family theory and research », *Journal of social and personal relationships*, vol. 13, pp. 415-434.
- ELDRIDGE, Natalie S. (1995), « The lifecycle of the lesbian couple », Conférence présentée à *The psychotherapy of lesbians and gay men across the life cycle*, Harvard Medical School, Department of continuing education, Boston, Mass, 16-17 juin.
- GARNETT, Linda, HANCOCK, Kristin A., COCHRAN, Susan D, GOODCHILDS, Jacqueline, PEPLAU, Letitia Anne (1991), « Issues in psychotherapy with lesbians and gay men », *American psychologist*, vol. 46, pp. 964-972.
- GOTTMAN, JOHN M. & LEVENSON, Robert W. (1988), « The social psychophysiology of marriage », in P. Noller & M.A. Fitzpatrick, *Perspectives on marital interaction*. Clevedon, Multilingual Matters, pp. 182-200.
- HEREK, GREGORY M., KIMMEL, Douglas C., AMARO, Hortensia & MELTON, Gary B. (1991), « Avoiding heterosexist bias in psychological research », *American psychologist*, vol. 46, pp. 957-963.
- JACOBSON Neil S. (1983), « Beyond empiricism : the politics of marital therapy », *American journal of family therapy*, vol. 11, pp. 11-24.
- JULIEN, Danielle, ARELLANO, Charleana, TURGEON, Lyse (sous presse), « Gender issues in couple's relationship », in K. Halford & H. J. Markman, *Clinical handbook of marriage and marital intervention*, New York, Wiley.
- JULIEN, Danielle, CHARTRAND, Elise & PIZZAMIGLIO, Tereza (1996), « Problem-solving and social support in heterosexual, gay and lesbian couples », Article soumis pour publication.
- KURDEK, Lawrence A. (1991), « Correlates of relationship satisfaction in cohabiting gay and lesbian couples : A integration of contextual, investment, and problem-solving models », *Journal of personality and social psychology*, vol. 61, pp. 910-922.
- KURDEK, Lawrence A (1995), « Lesbian and gay couples », in A. R. D'Augelli & Charlotte J. Patterson, *Lesbian, gay, and bisexual identities over the lifespan*, New York, Oxford University Press, pp. 243-261.
- LAIRD, Joan (1993), « Lesbian and gay families », in F. Walsh, *Normal family processes*, New York, Guilford, pp. 282-328.
- LEWIN, E. (1993), *Lesbian mothers : accounts of gender in American culture*, Ithaca (New York), Cornell University Press.
- McWHIRTER, David P. & MATTISON, A. M. (1984), *The male couple : how the relationships develop*, Englewood Cliffs (New-Jersey), Prentice Hall.
- MORIN, Stephen F. (1977), « Heterosexual bias in psychological research on lesbianism and male homosexuality », *American psychologist*, August, pp. 629-637.

- NOLLER, Patricia (1993), « Gender and emotional communication in marriage », *Journal of Language and Social Psychology*, vol. 12, 132-154.
- PATTERSON, Charlotte J. (1992), « Children of lesbian and gay parents », *Child development*, vol. 63, 1025-1042.
- PEPLAU, Ann A. (1991), « Lesbian and gay relationships », in J. C. Gonsiorek & J. D. Weinrich, *Homosexuality : research implications for public policy*, Newbury Park (California), Sage, pp. 177-196.
- PEPLAU, Ann A. & COCHRAN, S. D. (1990), « A relational perspective on homosexuality », in D. P. McWhirter, S. A. Sanders & J. M. Reinish, *Homosexuality/Heterosexuality : Concepts of sexual orientation*. New York, Oxford University Press, pp. 321-349.
- TASK FORCE ON NON-HETEROSEXIST RESEARCH (1986), *Avoiding heterosexist bias : guidelines for ethical and valid research*. Washington, DC, American psychological association.
- THOMPSON, Lynda (1992), « Feminist methodology for family studies », *Journal of marriage and the family*, vol. 54, pp. 3-18.
- TURGEON, L. (1995), *Le rôle du pouvoir conjugal dans le conflit de demande/retrait, l'ajustement dyadique et la satisfaction conjugale des hommes et des femmes*. Thèse de doctorat inédite, Université Laval, Québec, Canada.
- WALKER, Alexis J. (1993), « Teaching about race, gender, and class diversity in United States Families », *Family relations*, vol. 42, pp. 342-350.
- WATTERS, Allan T. (1986), « Heterosexual bias in psychological research on lesbianism and male homosexuality (1979-1983), utilizing the bibliographic and taxonomic system of Morin » (1977), *Journal of gay and lesbian psychotherapy*, vol. 13, pp. 35-58.